

Un jour, les gratte-ciels effleureront la Lune

Dans mon quartier, soit tu sais frapper, soit tu sais courir. Dans un cas comme dans l'autre, ton espérance de vie n'est pas très élevée. Mon ami Ethan appartenait à la première catégorie. Son crochet du droit était redoutable et avait brisé bon nombre de mâchoires. Avec lui, j'étais en quelque sorte en sécurité, comme protégé par une forteresse imprenable. Pourtant, il y avait une faille dans la muraille, imperceptible au premier abord mais suffisamment profonde pour ébranler l'édifice jusque dans ses fondations. Ethan détestait se battre. Et, c'est probablement à cause de cela qu'il est mort.

Ce matin, je suis allé déposer un bouquet de fleurs sur sa tombe. Lui et moi, nous étions des frères, presque des jumeaux. Tout s'était joué à un jour près quand nos mères avaient accouché à la maternité. Nous étions liés par le destin, si ce n'était par le sang. Un lien beaucoup plus puissant. Sauf qu'à présent, j'avais exactement 366 jours de plus que lui à mon compteur, 366 jours de survie qu'il ne connaît jamais parce que les morts ne se relèvent pas, ils tombent. Parfois, je me disais que j'aurais dû tomber avec lui. Je ne sais pas me battre et encore moins courir. Ethan avait bien essayé de m'apprendre mais lui et moi, nous avions vite compris que je n'étais pas fait de ce métal-là. Le sang qui coule, les os qui craquent et les gémissements de douleurs, toutes ces choses abominables qui faisaient malgré tout partie de mon quotidien m'écoquaient. Je ne comptais plus les fois où le contenu de mon estomac s'était répandu sur le bitume pendant qu'Ethan assurait mes devants. Une faiblesse que je ne pouvais plus me permettre à présent qu'il n'était plus à mes côtés, à moins que je n'eusse voulu rejoindre mon frère d'arme dans la tombe. Certes, cela aurait été une solution facile et radicale pour m'échapper de ce monde révoltant qui n'avait que faire de mon âme. Mais pour cela non plus, je n'en avais pas l'étoffe. Je voulais vivre. Vivre vraiment. Ne pas simplement survivre au jour précédent comme si cela consistait en une victoire épique. Il n'y a pas de joie à survivre, à peine un soupçon de mérite. Et pourtant, j'accomplissais cette mission périlleuse depuis 366 jours (bientôt 367) sans bouclier, sans frappe et sans courir. Un exploit pour un gringalet de mon espèce. L'astuce, je l'avais découverte quelques heures après l'enterrement d'Ethan. Je suis persuadé qu'il m'a montré le chemin à sa manière.

Ce jour-là, le monde me semblait fracturé. À croire que moi aussi, j'avais quitté cet endroit maudit. J'étais ici sans y être. Mon corps continuait de respirer, contrairement à

celui d'Ethan, mais je ne ressentais rien, pas même un vide dans ma poitrine. J'errais dans les allées du cimetière puis dans les rues. J'étais perdu. Au coin d'une ruelle, j'ai repéré la bande des gars qui s'en étaient pris à Ethan, un brusque retour à la réalité. En un battement de cœur, j'étais de nouveau dans mon corps, avec en prime, une rage bouillonnante en cadeau de bienvenue. Ces types avaient tués mon frère. Pourquoi ?! Pourquoi continuaient-ils à discuter tranquillement comme si rien ne s'était passé ? Pas une trace de remord sur leur visage. J'ai senti mon point se serrer à en blanchir les articulations. En quelques pas, je pouvais les prendre par surprise. Évidemment, je ne remporterais pas ce combat mais je pourrais leur faire mal et j'en avais tellement envie. J'ai amorcé un pas, prêt à en découdre pour la première fois de ma vie, lorsqu'une main invisible m'a attrapé au vol, stoppant net mon élan. Je dis « invisible » parce qu'aveuglé par la soif animale de la vengeance, je ne l'avais pas vu venir. « Les poings servent à se défendre, jamais à attaquer ». C'était les mots d'Ethan. Des mots qui lui avaient certainement coûté la vie. Des mots prononcés par une inconnue à la chevelure aux couleurs de l'aurore et aux yeux verts comme les grenouilles du cimetière. Du moins, c'est ce souvenir qui s'est gravé dans ma mémoire. Les cheveux et le regard suppliant d'Annabelle. « Partons avant qu'ils ne nous voient », a-t-elle dit. Je n'avais aucune raison de la suivre hormis la pression légère de sa main sur mon poignet. Une étreinte que j'aurais pu aisément briser. Cependant, elle se tenait devant moi comme une fleur fragile, un coquelicot malmené par le vent. J'ai hoché la tête presque imperceptiblement, lui signifiant qu'elle avait gagné. Elle s'est retournée et m'a conduit loin du feu qui alimentait ma colère. Je ne la connaissais pas, pourtant j'avais la certitude qu'elle, elle me connaissait. Nous étions arrivés devant une impasse quand elle s'est présentée. « Je suis Annabelle mais tu peux m'appeler Anna. Je suis la petite amie d'Ethan. Ravie de te rencontrer Vincent. » Je crois que c'est à cet instant que je suis tombé amoureux d'elle. Les larmes qui brillaient dans ses yeux globuleux, son sourire sincère, le son hésitant de sa voix au moment de prononcer mon nom et la certitude de ce qu'elle était. La petite amie de mon frère. Au présent. Car pour elle, la mort n'avait pas de prise sur ses sentiments. Une fleur chétive aux racines profondes. Ethan ne n'avait pas parlé d'elle mais je ne lui en voulais pas. Je le comprenais. Certains trésors ne doivent pas être exposés à la lumière du jour, là où d'autres seraient tentés de vous les dérober.

Soudainement, l'écho de voix masculines se fit entendre non loin de nous. Le temps de jeter un regard en arrière, Annabelle s'était volatilisée faisant usage du même

sortilège qu'elle avait employé quelques minutes plus tôt pour se glisser discrètement dans mon dos. J'étais seul, à nouveaux, coincé entre une bande de renards en approche et un mur de briques, incrédule et sans échappatoire. Je percevais les voix de plus en plus distinctement, en particulier celle de Grégoire, reconnaissable aux notes d'arrogance et au ton agressif. Je me souviens m'être dit intérieurement que j'allais mourir et que ce n'était peut-être pas si grave. Grégoire allait finir le travail qu'il avait commencé hier avec Ethan. Parfait. Une journée de décalage, c'était justement ce qu'il me manquait pour rattraper mon retard de naissance. Et puis, le visage d'Annabelle a surgi dans mes pensées et j'ai soupiré un « Dommage » malgré moi. Annabelle me faisait signe comme pour me répondre « A quoi penses-tu, franchement ?! », jusqu'à que je comprenne qu'elle était réellement en face de moi, penchée sur le rebord du mur. En fin de compte, elle ne m'avait pas abandonnée. Elle était simplement passée de l'autre côté. Embarrassé d'avoir pensé qu'elle m'avait laissé en arrière, je la regardais d'un air penaude, légèrement teinté d'un sentiment de culpabilité. « Qu'est-ce que tu attends ? Grimpe ! ». Plus facile à dire qu'à faire ! J'ai tenté une approche frontale, visant le directement le sommet du mur pour finir bêtement suspendu par les mains, les jambes se balançant dans le vide, comme une vulgaire chemise accrochée à un fil à linge par deux pinces. Amusée par mon manque d'expérience, Annabelle consentit à me partager son secret. Une brique mal agencée, un escarpement dans le mur... Des détails insignifiants pour des personnes vivants dans un quartier délabré mais au combien profitables à ceux qui refusaient de se battre et qui ne pouvaient courir. Un moyen précieux et inédit de survivre.

Dès le lendemain de notre rencontre, j'ai commencé à fouiner dans le quartier. J'avais une flopée de temps à perdre et le cœur à rien. Ethan me manquait, surtout parce qu'il était l'unique raison pour laquelle j'acceptais cette vie misérable. Maintenant que la porte s'était ouverte sur un monde étrange où il ne faisait plus directement partie de l'histoire, je n'arrivais plus à la supporter. J'étouffais de l'intérieur et si je restais enfermé dans ma chambre, je risquais de perdre définitivement les pédales. Il fallait que je sorte, que je trouve quelque chose à faire, n'importe quoi. Machinalement, j'ai marché sur les traces d'Annabelle. Ce qu'elle m'avait montré la veille m'intriguait. Sur le chemin, j'essayais d'être attentif à ce qui m'entourait. Les échelles de secours parfois rouillées le long des façades, les corniches au bas des fenêtres, les gouttières tordues et les bennes à ordure. Autant d'éléments à ma portée, susceptibles de me servir en cas de danger. J'ai poussé la ballade jusqu'à la limite ouest du quartier, un endroit tranquille où personne

n'aimait venir. Un vestige du passé que l'on s'efforçait d'oublier, constitué principalement d'une usine tombée en ruine après une décennie de fermeture. Il y avait bien eu quelques projets de réhabilitation mais aucun n'avait abouti faute de moyens. A croire que nous étions à la fois trop pauvres et pas assez pour que les riches investisseurs s'intéressent à nous. La misère est sur tous les continents alors pourquoi s'occuper de celle qui est devant votre jardin ?! L'avantage d'être jeune, c'est que je ne me rappelais pas avoir connu ce lieu dans un état plus glorieux. Ethan et moi en avions fait notre repère, une cabane en béton que nous n'avions pas besoin de construire puisqu'elle nous ouvrait déjà ses portes. J'en connaissais chaque espace à l'exception de la salle du septième étage qui pour une obscure raison avait la réputation d'être maudite. Un avertissement que nous prenions très au sérieux même s'il ne s'agissait probablement que de la planque d'un quelconque dealer. J'ai fait le tour de l'usine, n'osant pas pénétrer dans ce sanctuaire sans mon frère. Peut-être qu'avec Annabelle... Non, Ethan lui avait sûrement déjà offert une visite privée. A l'arrière de l'édifice se trouvait un escalier d'évacuation qui montait jusqu'à la terrasse du toit. Nous n'en avions jamais gravi les marches car il n'aurait pas supporté le poids cumulé de nos deux corps. Enfin, surtout celui d'Ethan. Les circonstances ayant changé, j'ai cédé à la tentation. L'escalier a grincé par principe mais il ne semblait pas mécontent d'avoir un peu de compagnie alors il m'a laissé atteindre le toit. Je me suis écroulé à l'arrivée. Il faisait chaud et le soleil n'était pas encore à son zénith, mais la vue était extraordinaire, comme si le fait de prendre de la hauteur avait le pouvoir de rendre mon quartier plus présentable. Quelqu'un aurait dû inviter les promoteurs immobiliers à déjeuner sur cette terrasse. Je me suis assis sur le rebord et j'ai regardé en bas. Ethan détestait quand je faisais ça. Il avait peur que je bascule, moi non. Un jour d'embrouille, j'avais carrément déambulé debout le long du rebord pour l'agacer. Il était devenu blanc comme un linge. Je me suis souvent demandé ce que j'aurais ressenti si j'étais tombé. La gravité qui m'attire, la force du frottement de l'air contre mon corps, le ciel qui s'éloigne. Je pense que j'aurais aimé. Je suis redescendu sur terre par l'escalier, la porte du toit ne s'ouvrait que de l'intérieur. Comme je refusais encore de pénétrer dans le bâtiment, je me suis mis à analyser la façade. Les prises ne manquaient pas. Je venais de me trouver un bon mur d'entraînement à l'escalade.

Les jours qui suivirent, je me levais une heure plus tôt pour répéter les gestes que m'avaient appris Ethan afin de renforcer mes muscles. Des exercices qui n'avaient jamais fait preuve d'efficacité chez moi mais qui avaient achevé de transformer le corps d'Ethan

en une sculpture digne des gladiateurs. J'espérais qu'ils m'aideraient d'une autre manière. Je ne recherchais pas la force en soi. Je préférais miser sur l'endurance. Apprendre à tenir quand la chaleur de l'effort me brûlait les muscles. En quelques semaines à peine, grâce à cette discipline matinale et aux séances d'escalade à l'usine, j'étais devenu un furtif acceptable. Je traversais le quartier d'une extrémité à l'autre, uniquement en me faufilant entre les bâtiments, escaladant un muret par-ci par-là, passant de temps à autre par les toits, comme si je faisais moi-même partie du décor. J'en profitais quelques fois pour rejoindre Annabelle. Elle me parlait de ses rêves, ceux qu'elle partageait avec Ethan et qui ne se réaliseraient jamais, et moi de ceux que je n'avais pas. J'étais content de passer ces moments avec elle mais cela ne me suffisait pas. Alors pour compenser, je grimpais à main nue un étage supplémentaire de l'usine. Je savais qu'au moindre faux pas, je risquais de chuter de plusieurs mètres mais cela n'avait pas d'importance. Quelque soit la hauteur, si mon pied dérapait ou ma main glissait, je ne tomberais pas plus bas. Tant que personne n'avait l'idée d'inscrire sur ma tombe « Tombé de haut », cet exutoire en valait la peine. D'ailleurs, après un sursaut d'ambition, je m'étais fixé l'objectif d'atteindre le fameux septième étage. J'avais le sentiment que lorsque j'en serais capable, cela signifierait que je serais prêt à partir d'ici.

Me voilà un an plus tard, toujours bloqué au même endroit, un étage trop bas. Et pourtant ma volonté de quitter mon quartier n'avait fait que croître au fil des jours. Ma relation avec Annabelle, que j'appelais simplement « Belle » à présent parce que c'est ce qu'elle était, aggravait la situation. Mon attriance à son égard ne s'était pas asséchée. Au contraire, cette source se renouvelait sans cesse et comble de mon malheur, la réciproque était évidente. À l'instar de la vieille l'usine, il ne me restait qu'une ligne à franchir pour que ma vie, et la sienne, se retrouvent chamboulées intégralement. Dans un cas comme dans l'autre, la proximité de la ligne d'arrivée ne rendait pas l'obstacle moins insurmontable. Je ne pense pas qu'Ethan m'en aurait voulu de sortir avec elle mais j'entendais en permanence ma petite voix intérieure me murmurer que cette fille exceptionnelle aurait préféré rester la « Anna » d'Ethan plutôt que de devenir la « Belle » de Vincent. Alors je repoussais mes sentiments loin derrière la ligne de l'horizon, surtout en ce jour dédié à la mémoire de mon frère.

Après le cimetière, j'étais passé par tous les endroits affectionnés d'Ethan. L'épicerie de Monsieur Dibes où il achetait ses sucreries, le gymnase où il s'entraînait à boxer, le magasin de bandes dessinées et la friperie. Je savais qu'Annabelle avait prévu

de suivre son propre itinéraire mais j'ignorais si nous nous croiserions. Le mien touchait à sa fin. Il ne me restait plus qu'à oser entrer dans l'usine. Je la regardais depuis un bon quart d'heure, immobile devant la porte principale. Je n'avais pas mis un pied à l'intérieur depuis la mort d'Ethan. J'attendais le bon moment. Ce moment. Je poussai la porte. Rien n'avait changé. Les graffitis sur les murs, les cannettes de soda sur le sol du rez-de-chaussée. Je pris l'escalier et explorai les salles des différents étages me rappelant des bribes de nos conversations, nos fous rires et nos inévitables disputes, lorsqu'une odeur désagréable me piqua les narines. Quand je compris enfin qu'il s'agissait de celle de l'essence, il était déjà trop tard. Les flammes se répandaient dans l'escalier à grande vitesse. Quelqu'un avait eu la brillante idée de réduire en cendre cet endroit. L'ennui, c'était qu'il n'avait pas pensé à vérifier s'il était vide. J'étais pris au piège. Enfin presque. Il restait l'escalier de secours. Ou pas. Du moins pas à cet étage. La pièce y donnant accès était bloquée par un bloc de béton sur lequel Ethan avait gravé nos initiales « E-V-A ». Je n'avais pas compris pourquoi il avait ajouté un « A ». Annabelle évidemment ! Et merde, il fallait que je sorte de là d'urgence. J'avais le choix entre descendre ou monter un étage en utilisant mes talents de grimpeur urbain pour rejoindre l'escalier de secours. Sans hésiter, j'ai enjambé une des fenêtres qui donnait sur l'arrière de l'immeuble. Avec le feu à mes trousses, ma confiance en moi était légèrement mise à l'épreuve mais j'avais l'avantage d'être en terrain connu. Dès que mon pied droit prit appui sur le mur, je me sentis de nouveau dans mon élément. J'entamais la descente quand mes oreilles sonnèrent l'alarme. Quelqu'un pleurait à l'étage supérieur. Au septième étage. Je ne croyais pas aux histoires de fantôme. En revanche, je connaissais seulement deux personnes ayant une raison de venir verser des larmes dans cet endroit. La première était en train de jouer les hommes-araignée, la seconde devait être une jeune fille aux yeux verts, profondément terrifiée. J'allais devoir me surpasser, faire ce qui jusqu'à présent avait été impossible. « Anna » ou « Belle », cela m'était devenu égal tant que je ne la perdais pas. Je suis retourné à l'avant dernier étage pour chercher un angle d'approche plus pratique. Le cœur battant à m'en déchirer la poitrine, je me suis lancé. C'était beaucoup plus simple que prévu. Peut-être que l'amour donnait vraiment des ailes. J'ai pénétré dans l'unique salle de l'étage maudit par une fenêtre brisée. Contrairement, aux autres espaces, cette pièce avait gardé de l'allure. Armoires, tableaux, fauteuils et bureaux, couverts d'une épaisse couche de poussière mais encore présents. Par contre, je ne voyais pas Annabelle. Je commençais à douter de mon ouïe quand les sanglots reprirent avec davantage de force. Instinctivement, je me suis dirigé vers eux et j'ai

prononcé son nom en entier cette fois car j'avais finalement compris qu'on ne pouvait pas séparer « Anna » de « Belle ». La silhouette de son corps est apparue devant moi, dans un état pathétique. « Qu'est-ce que... Vincent ? Tu ne devais pas être là ! ». Ses mains m'ont attrapé par le col et m'ont projeté violemment à terre, comme on jette au feu un vieux chiffon dont on voudrait désespérément à se débarrasser parce qu'il nous montre la saleté qui s'est accumulée sur nos mains. « Va-t-en ! ». Son attitude me mettait hors de moi. Je venais de mettre ma vie en jeu sur des mètres de hauteur pour une personne lâche. Une personne qui pensait que mettre fin à ses jours annihilerait ses regrets. Une personne qui me suppliait de l'abandonner aux flammes d'un bûcher géant. Je l'ai giflée. Ce n'était ni classe, ni viril. Pendant quelques secondes, nous sommes restés figés. Le crépuscule envahissait la salle comme une eau grise. Après viendrait le tour des flammes. Le temps nous était compté. Très calmement, j'ai lui énoncé la terrible vérité. « Ethan ne reviendra pas ». Son corps s'est effondré de tout son poids à mes pieds. Je me suis penché, j'ai passé son bras autour de mes épaules pour soutenir son corps. Ethan aurait fait la même chose. Pour moi, pour Annabelle, pour n'importe qui. Même pour le crétin qui se tenait devant moi et qui ne ressemblait en aucun trait à mon Annabelle. J'ai poussé Grégoire nonchalamment dans l'escalier de secours. Puisque je voulais être certain qu'il descende en un seul morceau, j'ai ajouté une mise en garde au geste. « Je t'interdis de crever ! ». L'incendie avait ameuté l'ensemble des habitants du quartier. Une page de notre histoire était en train de se tourner. J'ai immédiatement repéré Annabelle parmi la foule mais je n'étais pas pressé. Les pompiers n'arriveraient pas avant qu'il ne reste plus qu'un gros tas de cendre, ce qui me laissait largement le temps de faire mes adieux.

Je suis monté sur le toit une dernière fois. Le ciel avait noirci en un mélange de fumée toxique et d'obscurité naturelle. Les étoiles se confondaient avec les lumières artificielles de la ville. Et par brefs instants, la Lune transparaissait, haute et flamboyante. J'avais atteint le septième étage. Une promesse étant une promesse, je savais ce qu'il me restait à faire mais je ne le ferais pas seul. J'emmènerai Annabelle. Je me suis allongé sur la terrasse, les mains tendues vers le ciel persuadé qu'un jour, les gratte-ciels effleureront la Lune.